

APERÇU GÉNÉRAL
SUR LES
ORIGINES
DE LA
RENAISSANCE EN ITALIE

Avant d'entreprendre une histoire de la Renaissance des arts en Italie, aux xv^e et xvi^e siècles, cette histoire fût-elle réduite à l'analyse des œuvres de quelques artistes ayant contribué à illustrer cette époque, il est nécessaire de rechercher les origines de cette merveilleuse floraison, et de se rendre un compte bien exact des causes lointaines qui l'on fait germer.

Pour atteindre ce but, nous allons remonter peut-être un peu haut, dans l'histoire de la Grèce.

ÉPOQUE GRECQUE

Il y a environ trois mille ans parut sur les côtes de la mer Égée une race d'hommes très belle et très intelligente, qui entendait la vie d'une manière toute particulière. Ces hommes créèrent la *cité* , réunion de

citoyens libres, servis par des esclaves, et dont les seules occupations étaient les affaires publiques et la guerre. La cité, multipliée sur le sol de la Grèce, s'étendit bientôt au dehors; les rives de la mer Noire, de l'Asie Mineure et toutes les côtes de la Méditerranée, de Cyrène à Marseille, virent s'en créer des milliers, toutes organisées d'après les lois qui avaient régi leurs aînées. Le citoyen est obligé d'être soldat, car les cités sont souvent ennemies, et, généralement, une cité vaincue est une cité détruite; de plus, il est politique, car les cités sont jalouses, et chacun doit chercher le meilleur moyen d'augmenter l'influence de sa patrie. De ces perpétuelles discussions sur les traités, la constitution et les lois, se dégagèrent promptement une subtilité dans l'esprit qui n'apparaît aussi vive chez aucun autre peuple; et, des exercices perpétuels auxquels leur condition de guerriers les forçait à se livrer, sortirent des corps vigoureux, bien faits, élégants, où la beauté, la force, la souplesse étaient non seulement comptées comme vertus, mais considérées, quand elles atteignaient à la perfection, comme un des caractères de la divinité.

De cette conception naquit la statuaire, dont les premières manifestations apparaissent vers l'an 650 avant notre ère, avec Miléas de Chio, le plus ancien sculpteur de statue en marbre. Les vainqueurs aux jeux ont droit à une statue; les dieux, êtres semblables aux hommes mais plus parfaits, doivent être repré-

sentés avec toutes leurs perfections, c'est affaire à l'artiste à en chercher la formule. Or cette éducation artistique ne s'est pas faite en un jour; pendant trois ou quatre cents ans elle s'est développée, s'épurant toujours en vue d'atteindre à la beauté idéale ainsi qu'à la plus grande noblesse de la pose, car il y avait une science des attitudes qui s'appelait orchestrique. La statuaire est donc l'art fondamental de la Grèce. Elle a servi à représenter ses dieux et ses héros; le plus illustre des vieux poètes lyriques de l'antiquité, Pindare, n'a guère fait que chanter les courses de chars et célébrer les athlètes, et autour de Delphes, dans les cent petits temples qui gardaient les trésors des cités, tout un peuple de marbre, d'or, d'argent et d'airain était rangé en groupes irréguliers.

Les Grecs cultivaient aussi la musique, mais chez eux cet art était entièrement lié à la poésie. La musique était contemporaine des temps héroïques; Apollon portait sa lyre comme symbole de sa puissance; le chœur des muses entremêlait ses chants aux attitudes de la danse lyrique. La poésie récitée était une incantation accompagnée du son des instruments, et la cithare, qui n'avait que quatre cordes, en eut bientôt sept lorsque l'iambe, le distique, la strophe vinrent s'ajouter à l'hexamètre primitif. A la musique était jointe la pantomime : on a retrouvé les noms de nombreuses danses grecques, et nous lisons dans Aristophane que « les jeunes gens d'un même quartier, lorsqu'ils allaient chez

le maître de cithare, marchaient ensemble dans les rues pieds nus et en bon ordre, quand même la neige serait tombée comme la farine d'un tamis; là ils s'asseyaient, sans croiser les jambes, et on leur enseignait l'hymne à Pallas ». Tout jeune homme bien élevé devait savoir danser et chanter. Dans les banquets, dans les fêtes, il y avait toujours des déclamations mimées; Polycrate à Samos entretenait les deux poètes : Ibicos et Anacréon, pour composer des vers et écrire la musique qui devait les accompagner; c'est ainsi que feront plus tard les princes de la Renaissance. Tous les poètes lyriques étaient maîtres de chœur. Il y avait un conservatoire appelé le chorégeion qui était situé auprès du temple d'Apollon; Sapho dirigeait une de ces écoles. Mais il ne faut pas confondre cette Sapho, prêtresse de Vénus, née à Lesbos, élevée dans le temple, composant ses hymnes pour le chœur des jeunes filles qu'elle soutenait des sons de sa lyre, avec l'autre Sapho, née à Erisos, qui fut l'amante de Phaon. Cette dernière Sapho n'était qu'une courtisane, et cependant le culte de Vénus et de la beauté était tellement répandu en Grèce qu'on élevait des statues même à une courtisane, pourvu qu'elle fût belle.

Du reste, les courtisanes formaient une portion importante de la société polie des Athéniens; autour d'elles se groupaient les philosophes, les poètes et même les magistrats. Elle fut aussi courtisane et poète cette Corinne de Thèbes qui, à peine vêtue, la tête

ornée de bandeaux, paraissait dans les fêtes solennelles des jeux olympiens, et, par cinq fois, triompha de Pindare.

Le chœur était donc une des grandes manifestations artistiques de la Grèce. La frise du Parthénon a pour motif le plus beau des chœurs, le défilé des Panathénées; l'architecture et la sculpture devaient faire passer aux générations les plus lointaines la représentation de ces spectacles patriotiques.

Par quels degrés ce peuple étonnant a-t-il passé pour arriver à la perfection en architecture? Pour s'en rendre compte il faut examiner la configuration du pays, car c'est la structure même de la contrée qui a laissé sur l'intelligence de la race l'empreinte dont sont marquées ses œuvres. En Grèce, rien d'énorme, rien de gigantesque, les choses extérieures n'ont point de dimensions exagérées, accablantes. Tout y est moyen, mesuré, aisément perceptible, les montagnes de Corinthe, de l'Attique et du Péloponèse n'ont pas 2000 mètres de hauteur, il faut aller tout au Nord pour trouver un sommet plus élevé, mais c'est l'Olympe, le séjour des dieux. Les fleuves ne sont guère que des torrents, et, de tous côtés, on voit la mer, sorte de lac bleu ou irisé taché par la silhouette indécise d'îles nombreuses. Des rocs saillants affleurent le sol et s'élèvent en découpant le ciel de leurs durs profils.

L'éclat de la lumière est telle que la différence entre le soleil et l'ombre est violente et dessine franchement tous les contours. Aussi, la nature n'incline le peuple grec que vers des formes nettes, des conceptions bien arrêtées. L'exiguïté de l'État, qui souvent n'est qu'une ville avec un bout de plage, influe sur l'esprit des citoyens; ils voient et conçoivent des choses petites ou limitées. Dans toute la Grèce il n'y a pas deux temples grands comme la Madeleine¹.

La maison du citoyen était en général composée de quelques petites pièces et d'une cour entourée d'un portique; les murs, blanchis à la chaux, étaient encore au temps de Périclès dépourvus de toute ornementation peinte : pour décorer cet intérieur modeste, le Grec suspendait ses armes en trophées; les meubles étaient rares; quelques beaux vases faisaient tout son luxe. La vie du citoyen se passait au grand jour, dans le stade, au gymnase, sur la place publique, et c'est là qu'il trouvait les exèdres, les théâtres et les portiques richement ornés et remplis de statues.

Le vêtement était réduit autant que faire se peut, la beauté du corps prenant toujours une large place

1. Vitruve, dans la préface du Livre II, cite les temples de Diane, à Ephèse; d'Apollon, à Milet; de Jupiter Olympien, à Athènes; de Cérès et Proserpine, à Éleusis, comme les quatre temples proclamés les modèles, parce que leur parfaite exécution et leur belle invention leur méritèrent d'être admirés même par l'assemblée des dieux. Le temple de Cérès avait 65 mètres de long sur 55 mètres de large et 20 mètres de hauteur.

dans l'admiration des Grecs; l'homme ne portait qu'une tunique courte, sans manches; la femme, une longue chemise descendant jusqu'aux pieds, se doublant à la hauteur des épaules, pour retomber jusqu'à la ceinture; avec cela, une grande pièce d'étoffe chaude dont on se drapait en hiver. En un tour de main tous ces vêtements tombaient au gymnase, au stade, et même dans les danses solennelles, car c'est ainsi qu'ils sont représentés nus dans les belles processions : « C'est le propre des Grecs, dit Pline, de ne rien voiler. »

Le temple, l'expression la plus élevée et la plus complète de leur architecture, n'est pas, en général, un lieu d'assemblée, c'est la demeure d'un dieu, mais ces dieux étaient en telle quantité que le sol de la Grèce en a été couvert. Rien n'y est compliqué : c'est, en général un rectangle bordé par un péristyle de colonnes, et trois ou quatre formes géométriques en font tous les frais en se répétant toujours; mais elles ont entre elles un lien commun qui leur donne une valeur relative. Ce lien, ce rapport est le module architectural; qui, d'après le diamètre d'une colonne, en détermine la hauteur, l'importance du chapiteau, de la base, la distance de l'entre-colonnement, toute l'économie de l'édifice, l'ordre tout entier. Plus tard, les constructeurs ont modifié la rectitude des formes mathématiques; ils ont renflé la colonne par une courbe savante, ils ont bombé toutes les lignes horizontales et incliné vers le centre toutes les lignes verticales; ils se sont, comme

dans les Propylées, écartés de la parfaite symétrie sans nuire à l'effet d'ensemble, sans amoindrir la valeur des masses, ils ont orné les façades de superbes sculptures, de peintures merveilleuses, atteignant ainsi l'extrême richesse unie à l'extrême sobriété. Cette création architecturale, dans laquelle tout est dirigé par la parfaite raison, est faite pour durer par elle-même : presque tous les temples grecs seraient encore entiers si la brutalité de l'homme n'était venue les détruire ; c'est l'explosion d'un magasin de poudre qui a coupé en deux le Parthénon, tandis que les temples de Pæstum sont encore debout après vingt-trois siècles. L'édifice grec se dresse ainsi qu'un beau corps d'athlète, en qui la vigueur s'accorde avec la finesse. Sa parure est merveilleuse : ce sont les boucliers d'or, les acrotères, les têtes de lion ; les murs sont revêtus des colorations vives du vermillon, du bleu, de l'ocre, du vert, tous tons vifs mais francs qui jouent bien dans la lumière ; puis viennent les bas-reliefs de la frise, les métopes, les statues des frontons. A l'intérieur les richesses de la *cella* ne comptent que des sculptures de marbre, d'ivoire et d'or¹. Les temples étaient parfois isolés sur quelque montagne, auprès de quelque bois sacré, mais souvent aussi ils étaient groupés ensemble, soit pour servir

1. Le temple de Jupiter, à Égine, était en marbre ; toutes les parties en étaient colorées et la surface plane des frontons était teintée de bleu, de façon que les belles figures qui en faisaient l'ornement se détachaient comme sur le fond du ciel.

de cortège à une divinité d'un ordre supérieur, soit par mesure de prudence, pour se donner un mutuel appui en cas de danger.

Nous l'avons dit, l'état de guerre était presque un état permanent entre toutes ces cités jalouses. Aussi, les Grecs choisirent-ils, le plus souvent, l'enceinte de leurs citadelles pour élever leurs plus beaux monuments. L'Acropole, forteresse nécessaire à la défense de la cité, construite sur le point le plus élevé et le plus inaccessible, entourée de murs fortifiés, était bien le lieu le mieux indiqué pour mettre ses richesses en sûreté ; c'était là que l'on conservait les trésors de la ville dans les temples dédiés aux divinités protectrices. C'est ainsi qu'à Athènes, l'Acropole renfermait les Propylées, le petit temple de la Victoire aptère, les temples d'Erechthée, de Minerve Poliade, la chapelle de Pandros, qui tous faisaient cortège au fameux et magnifique Parthénon.

Mais il est une époque où l'art et le génie de la Grèce se sont élevés à leur apogée, où toutes les circonstances se sont concentrées pour réunir autour d'un homme toutes les forces vives de l'intelligence humaine ; à cette époque, la philosophie, la poésie, la sculpture, la peinture, l'architecture, tout ce que l'esprit cultive comme étant la représentation la plus haute de ses plus belles facultés, s'est trouvé porté à son suprême

degré de développement. Cette époque a poussé de si profondes racines dans le monde que, depuis, c'est à elle qu'il faut rapporter tous les travaux de la pensée : elle en est le moule, la base, la forme originelle, et chaque fois que, dans la suite des siècles, après les ruines, les révolutions ou les affaissements des sociétés il a fallu les reconstituer, c'est aux sources de cette glorieuse époque que l'on est venu puiser de nouvelles doctrines et de nouvelles lois. Le siècle de Périclès a été pour le monde en général et surtout pour les arts un moment de lumière si intense, d'éclat si vif, qu'il ne s'est jamais renouvelé depuis.

La renaissance, aussi bien au siècle d'Auguste qu'au xvi^e siècle, n'a été que la réapparition, le renouvellement, l'imitation nécessaire de ce que le siècle de Périclès avait inventé, et ce que l'on est convenu de nommer « la Renaissance » en Italie a vu se reproduire toutes les formules artistiques, littéraires et philosophiques dont l'antiquité avait été le berceau. Si, à son tour, elle a emporté le monde dans un nouveau sillage, c'est au souffle de la grande époque grecque qu'elle le doit.

Il est donc nécessaire d'entrer dans quelques détails sur cette époque merveilleuse et sur certaines des personnalités qui l'ont illustrée ; on croirait, en les rappelant, revivre une des plus belles pages de l'histoire de Jules II et de Léon X.

Après la défaite de Xerxès, toutes les villes de la

Grèce semblent prendre une face nouvelle, les vieilles coutumes antiques, pleines de simplicité et de naïveté, sont abandonnées pendant cinquante ans; partout, la prospérité et le luxe semblent s'accroître. Mais c'est surtout à Athènes et dans l'Attique que ce mouvement se produit avec le plus d'intensité. Les Athéniens, ligüés avec les autres villes de la Grèce pour la défense commune, avaient fourni les galères, les chevaux et les soldats, en compensation ils avaient reçu de leurs alliés de grosses sommes d'argent. Après la guerre, lorsqu'ils eurent abondamment pourvu leur ville de moyens de défense, ils songèrent à son embellissement sous l'inspiration de Périclès, désireux d'occuper ainsi tout un peuple devenu oisif et, par cela même, turbulent. On vota la construction d'un monument dont les dépenses seraient couvertes par le Trésor public pour que chaque citoyen pût prétendre y avoir contribué.

L'Acropole se couvrit alors d'édifices de toute sorte. Phidias avait l'intendance générale, la haute direction de cet immense chantier; sous ses ordres travaillaient Callistrate et Ictinus. Ne semble-t-il pas voir Jules II confiant à Michel-Ange un rôle également prépondérant sur toutes les œuvres d'art qui furent créées sous son règne.

Phidias, né vers la soixante-dixième olympiade, ce qui correspond à l'année 497 avant J.-C., était probablement Athénien, mais cela n'est pas certain. Élève d'Hippias, il se départit bientôt de la forme archaïque

adoptée par son maître pour interpréter la nature d'une façon moins conventionnelle, plus idéale, plus naturelle, mais toujours au profit de la suprême beauté. Ses premières œuvres, presque toutes officielles, étaient colossales; telle était la Minerve protectrice, et surtout cette Minerve placée au cap Sunium, que les navigateurs saluaient de loin en passant; un de ses plus beaux ouvrages fut l'offrande consacrée par les Athéniens au temple de Delphes, ex-voto composé de treize statues d'airain.

Quand Périclès prit le gouvernement d'Athènes, Phidias était dans la toute-puissance de son talent; sa renommée était grande au milieu de l'école qu'il avait tant fait progresser, mais il avait déjà cinquante ans : il s'est représenté lui-même sous les traits d'un vieillard chauve dans un des bas-reliefs d'une porte du Parthénon.

Dans l'atelier de Phidias, assise au pied d'un des chefs-d'œuvre créés par l'artiste, on voyait une jeune femme qui lui servait de modèle; on la nommait Aspasia. Née à Milet, en Ionie, jamais aucun poète n'avait décrit une beauté plus parfaite. Les filles de l'Ionie avaient des perfections de lignes et de traits bien supérieures aux autres femmes de la Grèce, aussi, presque toutes les courtisanes d'Athènes étaient Ioniennes. Comme la plupart des jeunes filles, Aspasia se consacra d'abord à la danse entrelacée, à la musique et à la poésie; elle était naturellement élégante,

et, don plus merveilleux, à l'âge de dix-sept ans elle prononça un discours admirable en l'honneur des Athéniens morts à Lechée.

Phidias, amoureux de son modèle, n'avait pas, comme Pygmalion, à implorer les dieux pour lui donner la vie, Aspasia était là qui animait par elle-même chacun de ses ouvrages. Mais Phidias ne fut pas assez puissant, malgré tout son génie, pour captiver et retenir la belle Grecque, elle s'éprit d'un violent amour pour le beau Périclès, le premier citoyen, le chef du gouvernement d'Athènes.

Après avoir édifié sa haute fortune sur le pouvoir du peuple qu'il avait su relever, Périclès avait néanmoins conservé les formes élégantes et les coutumes de l'aristocratie à laquelle sa famille appartenait : il parlait toujours dans le plus beau langage, ses vêtements étaient riches, ses robes étaient faites de fine laine aux couleurs éclatantes, sa chevelure, soignée et parfumée, était ceinte de bandelettes d'or. Il multiplait les fêtes, sachant caresser la foule par tout ce qui pouvait plaire à ses yeux, aussi prodiguait-il dans les temples l'or, l'ivoire et les statues. Aspasia, par ses fortes études, son esprit sérieux, dominait souvent Périclès et lui inspirait cet amour du faste et de la représentation ; elle l'admirait lorsque, sur la place publique, il haranguait les Athéniens ; quelquefois elle paraissait à ses côtés dans la tribune ; souvent elle l'accompagnait aux arènes, aux jeux publics, caressant ainsi le goût

inné du peuple grec pour les arts et les belles-lettres. Athènes était devenue la somptueuse capitale de la Grèce entière, brillante par les plaisirs, par l'esprit, la littérature, la poésie, par la beauté de ses monuments, et tous, aux pieds de la courtisane si belle dont la présence et l'esprit les enchantaient, poètes, philosophes, artistes, politiques, se réunissaient pour déposer leur tribut d'admiration et la saluer du nom divin de Vénus.

Le théâtre représentait avec éclat une autre manifestation de la pensée. Dans la vie du peuple grec, le théâtre était une véritable institution, et c'est la seule que les Italiens de la Renaissance ne soient pas parvenus à reconstituer, du moins dès l'origine. En Grèce, les poésies, les chants des mystères, les comédies, les tragédies avaient pour but de célébrer les souvenirs de la patrie, de rappeler l'apparition des dieux, les entreprises des héros. Informé à sa naissance, le théâtre prit, au temps de Périclès, un caractère marqué d'élégance et de dignité. Ce fut d'abord Eschyle, né à Éleusis, soldat à Marathon et à Salamine, qui, plus tard, retiré dans sa ville natale, fit, le premier, représenter sur un théâtre un véritable drame; et c'était un terrible dramaturge que cet ancien soldat, car, à la représentation des Euménides, plusieurs femmes saisies de terreur accouchèrent. Euripide s'était voué aux jeux et au culte de Cérès : deux fois couronné dans les fêtes données en l'honneur de la

déesse, il composa ses tragédies pour la célébration des mystères qui tous se rattachaient à l'histoire et aux traditions de la Grèce; il fit *Médée*, *Hercule*, *Iphigénie*, toutes pièces qu'on pourrait croire l'œuvre d'un pontife, tant elles respirent le sentiment religieux.

La coutume voulait qu'à chaque victoire remportée par les Athéniens des jeux fussent célébrés. Ce fut au milieu des luttes, des danses, des hymnes et des chœurs de musique, que Sophocle, beau jeune homme, à peine âgé de vingt-cinq ans, remporta le prix avec une simple pastorale, intitulée *Typtoline*. Plus tard, il donna à ses tragédies un caractère grave, historique, presque sacré, où Cérès, Vénus, Junon, Diane, apparaissaient mêlées aux souvenirs des temps héroïques, comme dans *Agamemnon* ou *Thésée*; mais il s'y glissait toujours, au milieu des joueurs de flute, des danses de courtisanes et des sacrifices de prêtresses, un reflet des mœurs galantes des Athéniens. Aristophane est un railleur des habitudes et des coutumes religieuses de son époque, cependant, malgré sa hardiesse, il n'ose toucher d'une main trop dure aux cérémonies des mystères; ses poésies récitées dans les fêtes de Bacchus parlent avec un certain ménagement des prêtresses de Vénus.

Toutes ces tragédies, comédies et autres pièces de toute sorte étaient représentées à Athènes sur de nombreuses scènes. Périclès, toujours désireux de plaire à son peuple enthousiaste, avait fait construire plusieurs théâtres par l'architecte Anaxagoras qu'il ne

faut pas confondre avec le philosophe du même nom.

Athènes était ainsi devenue le véritable centre de la Grèce. Périclès avait réalisé son ambitieuse pensée d'en faire la première des cités. La foule y accourait de tous côtés : d'Asie, de Perse, d'Assyrie on venait s'initier aux mystères, assister aux jeux, suivre les processions sacrées, et, non seulement la ville devint belle par ses édifices, mais puissante par ses richesses, influente par son génie, recherchée et charmante par ses délices. Enfin, ce pouvoir immense qu'il sut conquérir et garder, Périclès le dut à son éloquence, toujours la force dominante dans la démocratie : la Grèce était artiste, et ceux qui savaient parler à son imagination étaient certains d'être toujours applaudis.

La succession de Périclès échut à Alcibiade.

Jeune homme d'une beauté remarquable, car il fallait avant tout être beau pour exercer quelque puissance à Athènes, élevé et instruit par Socrate, Alcibiade, que Périclès appelait souvent auprès de lui, possédait à un haut degré la seconde des conditions nécessaires pour gouverner : il était d'une admirable éloquence. Continuateur des vues politiques de Périclès, comme lui, il employa une grande partie de son pouvoir à protéger les artistes et les philosophes.

Mais les idées déposées par Socrate dans cette antique civilisation avaient pris un tel développement

qu'elles amenèrent à grands pas la décadence de cette Grèce heureuse jusqu'alors, enthousiaste, puissante par ses illusions même tant qu'elle n'eut que ses poètes. L'édifice élevé sur le vieux sol s'écroula bientôt pour ne laisser que la désillusion et l'anéantissement.

Platon, avec ses théories nuageuses sur l'âme de l'univers et ses rêveries étranges sur la politique, continua l'œuvre commencée par Socrate. Avec Aristote, le plus savant de tous, le prince des philosophes, on embrasse l'universalité des sciences. Né vers l'an 384 avant J.-C., disciple de Platon, dont il suivit les leçons pendant vingt ans, Aristote revient à Athènes après avoir fait l'éducation d'Alexandre, fonde le Lycée, et ses disciples prennent le nom de péripatéticiens, du mot grec *περίπατος*, qui veut dire promenade. C'est bien le génie le plus vaste de l'antiquité, il a embrassé toutes les sciences connues de son temps; ses écrits, espèce d'encyclopédie universelle, jouirent pendant bien longtemps d'une autorité absolue, car ils eurent une énorme influence sur le développement des idées et des sciences au Moyen âge. Après sa mort, Théophraste (le divin parleur) rassembla tous ses manuscrits et les confia à son disciple Nélée de Scepsis, qui les cacha si bien que pendant deux siècles personne ne sut ce qu'ils étaient devenus. Retrouvés par Apellicon et déposés avec ceux de Théophraste dans la Bibliothèque à Athènes, ils furent transportés à Rome par Sylla.

L'énumération serait longue si nous voulions transcrire le nom de tous les philosophes, qui sous Périclès, Alcibiade et Alexandre, ont créé, inventé, développé les idées de Socrate, idées grandes et fortes au début, mais qui, dénaturées par la parole des rhéteurs et la plume des sophistes, ont entraîné la Grèce dans un état de dissolution et d'énervement politique tel, qu'elle se trouva sans forces pour résister au maître qui voulait la dominer.

Phidias n'existait plus, mais il avait laissé après lui une école, et, parmi ses élèves, il en est un dans lequel se concentra le génie de la Grèce. Praxitèle naquit sous le règne d'Alexandre et consacra son talent à idéaliser l'amour. Comme auprès de Phidias se trouvait Aspasia, Praxitèle prenait pour modèle la belle courtisane Phryné, à laquelle il s'était attaché. Non seulement Phryné domina le cœur de l'artiste, mais elle exerça un pouvoir souverain sur son génie en s'enthousiasmant de ses chefs-d'œuvre. Elle obtint de lui le *Cupidon aux ailes d'or*, qu'elle donna à sa ville de Thepsie, et le *Satyre poursuivant une nymphe éperdue*, qu'elle laissa à Athènes. Que dire de la *Vénus de Cnyde*? Pline écrit : « De toutes les extrémités de la terre on naviguait vers Cnyde pour y admirer la statue d'ivoire et d'or; » en même temps il nous apprend que le Cupidon fut apporté à Rome sous Caligula et

placé sous le portique d'Octavie, et que le Mercure de marbre vint orner le palais de Néron. Praxitèle sculpta deux fois Phryné sans voiles, statues de bronze doré destinées au temple de Delphes; sa merveilleuse *Vénus sortant des flots* fut déposée par Auguste dans le temple de César, à Rome. Toutes les figures gracieuses de l'Olympe prirent une apparence humaine sous le ciseau de Praxitèle, mais il ne fut jamais tenté de reproduire les personnifications de la force et de la puissance telles qu'Hercule ou Jupiter.

La peinture grecque ne put se transmettre avec la même durée que la sculpture; tous ses travaux ont été détruits; on ne connaît le talent d'Apelles que par le récit de ses contemporains : son chef-d'œuvre était, paraît-il, un tableau représentant les *Mystères de Cérès*. Apelles était le peintre par excellence des grâces; la véritable beauté lui paraissait la perfection dans l'art, aussi aimait-il à représenter ses personnages sans voiles; les belles filles d'Athènes et de Corinthe lui servaient de modèles. Parmi celles-ci il en choisit une à laquelle il s'attacha par un amour ardent. Laïs, la belle prêtresse de Vénus à Corinthe, était cependant difficile à fixer, elle mettait ses faveurs au prix le plus élevé et ne se faisait pas faute de ruiner ses adorateurs; c'est ainsi qu'elle arriva à se constituer une immense fortune, dont elle fit, semble-t-il, un noble usage, car, lorsque Pausanias visita Corinthe, il y trouva le tombeau de Laïs élevé par ses concitoyens

à la mémoire de la courtisane, la bienfaitrice de leur cité.

A côté d'Apelles, il faut citer Protogène, son émule, avec lequel il partagea la palme dans un mémorable concours, et Pausias, son contemporain, comme lui disciple de Pamphile, dont Pausanias retrouva encore quelques œuvres, entre autres celles qui décoraient la rotonde de marbre située auprès du temple d'Esculape, à Épidaure : elles représentaient, d'un côté, *Cupidon tenant en main une lyre*, son arc et ses flèches sont tombés à ses pieds ; de l'autre, *l'Ivrognerie buvant dans une bouteille de verre* ; et combien d'autres ne faudrait-il pas citer pour rappeler l'innombrable quantité de tableaux qui décoraient les temples et les monuments de la Grèce.

Athènes représente à nos yeux le point le plus brillant, celui vers lequel nos regards se tournent avec le plus de complaisance lorsque nous voulons faire appel aux souvenirs artistiques de la Grèce, mais il ne faut pas oublier que bien d'autres villes ont pris part à cette glorieuse manifestation.

Et d'abord Corinthe, la ville la plus voisine d'Athènes, destinée de bonne heure à la richesse par sa situation sur l'isthme, Corinthe, qui devint l'entrepôt des marchandises de l'Italie et de l'Asie, pouvait-elle rester indifférente au mouvement des arts ?

Les Corinthiens, devenus riches de bonne heure, ne songèrent qu'à s'entourer des délicates jouissances que procurent les arts : le luxe, la mollesse, l'oisiveté intelligente et épicurienne, la corruption même, et elle fut grande à Corinthe, s'alliant très bien avec l'amour du beau.

Les arts manuels, industriels, comme on les nomme aujourd'hui, y étaient en grand honneur, on modelait l'argile et le bronze avec une extrême élégance ; la peinture et la sculpture avaient de nombreux adeptes, mais, bien que Callimaque, l'architecte inventeur du chapiteau corinthien, soit né à Corinthe, cette ville appelait à elle les talents plutôt qu'elle ne savait leur donner naissance. La plupart des divinités avaient leurs temples à Corinthe, construits presque tous sur l'Agora : c'était le Panthéon, les temples de Mercure, de la Fortune, de Diane, et plus tard, celui d'Octavie, qui attendit à Corinthe le retour d'Antoine. Au milieu de la place se dressait Minerve entourée des Muses ; Jupiter avait trois statues, et Bacchus deux. Ces dernières étaient en bois, Pausanias dit les avoir vues : elles étaient entièrement dorées, à l'exception du visage qui était peint en vermillon, caractère d'un art éminemment archaïque. Ces deux vieilles idoles avaient été préservées de la destruction par un pieux sentiment de la part des Corinthiens, mais surtout parce que la rapacité des soldats romains s'était exercée sur des œuvres d'une valeur plus certaine.

Corinthe était protégée par une forteresse, l'Acropole ou Acrocorinthe, située sur une éminence voisine, et, chose bien caractéristique, le sommet de la montagne était occupé par le temple de Vénus. Toutes les richesses de Corinthe furent pillées ou en partie détruites par le consul Mummius en l'année 145 avant J.-C. ; Jules-César envoya une colonie d'affranchis qui relevèrent les ruines et assurèrent encore à la ville une existence calme et prospère de près de trois siècles.

Sicyone, autre ville voisine d'Athènes, a joué un rôle peu important dans l'histoire politique de la Grèce, cependant Sicyone brilla d'un vif éclat par son amour pour les arts, par le succès avec lequel elle les cultiva et par le nombre des artistes célèbres auxquels elle donna naissance. Il s'était formé à Sicyone deux écoles d'art; la plus ancienne, comme toujours, fut l'école de sculpture; l'école de peinture ne fut créée que beaucoup plus tard.

Vers le VI^e siècle, deux artistes, Dispanus et Scyllio, arrivèrent de Crète se fixer sur le continent; les premiers ils avaient travaillé le marbre. Sicyone et Argos se disputèrent leurs statues, mais ils s'installèrent dans la première des deux villes, et bientôt de nombreux élèves vinrent se grouper autour d'eux. De tous ces artistes, sculpteurs ou architectes, Aristoclès, le plus célèbre, fit pour Olympie un magnifique groupe repré-

sentant *Hercule combattant une Amazone à cheval*. Même pendant les temps les plus troublés de son histoire, les arts ne cessèrent jamais d'être enseignés et cultivés à Sicyone; Lysippe, le sculpteur préféré d'Alexandre, était originaire de Sicyone. Cette petite ville située à l'extrémité du Péloponèse, auprès d'Athènes et de Corinthe, se trouvait être le point de fusion de l'esprit solide des Doriens avec la liberté et la grâce des Ioniens.

Argos était aussi un foyer artistique très intense. Polyclète, le plus illustre de ses sculpteurs, peut, avec Phidias, personnifier le génie grec tout entier. De nombreux élèves se formèrent sous ce maître, qui cherchait à idéaliser la nature, à représenter l'homme non pas comme il est mais comme il devrait être. Lysippe, au contraire, enseignait qu'il fallait reproduire la nature en toute vérité en s'attachant à lui donner le plus de grâces et de perfections possible; ces deux écoles se partageaient Argos.

Que dire d'Olympie, le véritable musée de la Grèce, le point où tous les peuples apportaient non seulement leurs plus belles œuvres d'art, en offrande au redoutable maître de l'Olympe, mais où tous les artistes luttèrent en exposant les statues des vainqueurs, les

poètes en récitant leurs vers, les orateurs en prononçant leurs discours? La pensée de Lycurgue en fondant les jeux olympiques était toute politique, il cherchait à procurer aux peuples de la Grèce un moment de trêve à leurs dissensions sans cesse renouvelées, une occasion de se réunir, de se mieux connaître, de s'estimer et d'éviter ainsi les haines et les discordes. Il ne se doutait pas que le but ainsi poursuivi était une chimère, mais qu'il en atteindrait un autre auquel il n'avait pas songé : on luttait à Olympie pour la gloire et l'immortalité, et Thémistocle couronné déclarait que ce jour était le plus beau de sa vie. Olympie était une ville de temples, de statues, d'autels, entourée de murs; c'était le grand sanctuaire national de la Grèce; on y trouvait les temples de Jupiter, de Junon, de Cérès, de Cybèle et de Vénus. Les Romains continuèrent à faire célébrer les jeux olympiques, les encouragèrent par leur présence, et Néron, ce parfait acteur en tout genre, ne dédaigna pas de descendre dans le stade pour y disputer la victoire. Les temples d'Olympie furent honorés jusqu'à l'avènement du christianisme comme religion d'État; alors, les autels furent renversés et le merveilleux Jupiter de Phidias vint orner une des places de Constantinople.

Sparte enfin, malgré l'austérité de ses lois, occupa une place très honorable dans le grand mouvement artistique qui entraînait la Grèce. Elle eut de bonne heure ses poètes; ses danses guerrières furent imitées

chez les autres peuples; la musique y était en honneur; l'architecture, toute dorienne, y produisait des œuvres grandes et originales; la sculpture y fit école; seule la peinture manque à ce concert, elle était prohibée comme un art inutile et trop somptueux. Sparte était la capitale des Doriens, et l'art avait revêtu chez ce peuple un caractère de grandeur incontestable, dû en grande partie à la protection de l'État et à la discipline que lui imposaient les lois. Apollon était la grande divinité dorienne; la lyre, son principal attribut, dit assez combien la musique était honorée par des hommes qui marchaient à l'ennemi au son des flûtes faisant entendre le vieil air national, et dont le général, Agésilas, vainqueur de l'Asie, prenait place, au retour, dans les chœurs pour chanter l'hymne sacré.

Comme la musique, la danse était un des côtés sérieux de l'éducation, et la *pyrrhique*, la danse nationale, simulant un combat, était propre à former des guerriers. Sparte n'était pas, comme Athènes ou Corinthe, une ville remplie de chefs-d'œuvre, mais, si les demeures de citoyens étaient modestes, les places publiques étaient bordées de superbes monuments : temples, portiques, palais, gymnases, sans oublier les tombeaux élevés de tous côtés aux rois et aux grands hommes, et ces édifices étaient décorés de sculptures reproduisant les images des dieux, des héros et des sages. La passion de la guerre n'avait donc pas étouffé chez ce peuple le goût des belles choses.

Comme on le voit, nulle ville n'était étrangère à ce grand mouvement du génie grec cherchant à atteindre l'idéal du beau dans toutes les manifestations de l'art et de la pensée, aussi la gloire doit-elle en rejaillir sur la Grèce tout entière. Néanmoins c'est Athènes qui fixe généralement les regards, parce que, héroïque autant que Sparte, elle connut à la fois la grandeur de l'esprit dorien et la grâce de l'esprit ionien; on parlait les deux langues sur le théâtre à Athènes, et les deux ordres d'architecture venaient s'y juxtaposer.

Athènes était donc incontestablement le centre, le foyer de toute lumière; ses artistes, ses poètes produisaient des chefs-d'œuvre, et ses courtisanes exerçaient un ascendant indiscutable sur toutes les choses de l'esprit, même sur les grandes affaires de l'État. Telle était la puissance de la ville de Périclès et d'Aspasie, qu'Alexandre était toujours préoccupé de ce que pensaient de lui les Athéniens. Jamais, en effet, population plus intelligente, plus ardente, ne s'était trouvée rassemblée en face de tant de belles œuvres. Le beau était répandu partout et l'amour venait s'y mêler avec une folle ardeur. L'éloquence, la philosophie étaient enseignées sous les portiques, chez les citoyens, chez les courtisanes même, de telle sorte que lorsque les Romains, après être entrés dans Athènes et Corinthe par la force brutale, en rapportèrent la civilisation, Horace pouvait avec vérité écrire à Auguste :

« La Grèce, subjuguée, subjugua à son tour son fier vainqueur et apporta les arts en Italie. »

ÉPOQUE ROMAINE

Il s'était trouvé parmi les colonies de la Grèce une cité plus forte que les autres, plus énergique, plus patiente, plus habile qui, au bout de sept cents ans d'efforts, est parvenue non seulement à les dominer toutes, mais à étendre sa puissance sur la mère patrie elle-même et sur le bassin de la Méditerranée tout entier. Rome a attiré à elle tout ce qui pouvait servir au triomphe de ses généraux vainqueurs, dépouillant les palais et les villes pour en augmenter l'éclat. Le consul Lucius Mummius, après la conquête de l'Achaïe, remplit la ville d'objets d'art. Son triomphe, d'après Pline, fut orné de tableaux et de statues qu'il fit déposer dans les temples et les autres édifices publics.

Poètes, philosophes, artistes, richesses de tout genre et de toute espèce, productions du génie humain sous toutes les formes quittèrent le sol de la Grèce pour venir faire de la ville de Rome la reine de toutes les cités. Cet accroissement de splendeur correspondait à une révolution politique de la plus haute importance. Le régime sous lequel la république romaine avait jusque-là prospéré et grandi engendra la domination militaire, les consuls devinrent des impérateurs, et ces derniers se changèrent bientôt en césars. Ainsi se